

R/TP 157P

# L'ÉPITAPHE D'AKHIRAM

TRANSCRITE ET EXPLIQUÉE

PAR

**CH. BRUSTON**

DOYEN HONORAIRE



MONTAUBAN

1926

Bibliothèque Maison de l'Orient



129613



## L'építaphe d'Akhiram père d'Ethbahal roi de Byblos

On connaissait déjà depuis plus ou moins longtemps quelques textes phéniciens ou plutôt *cananéens* trouvés à Byblos (Guebal), dont les deux plus importants, l'un par son antiquité, l'autre par son étendue, étaient la stèle d'Abi-Bahal, roi de Guebal, contemporain du pharaon Sheshonq ou Sisaq et de Roboam, roi de Juda, et celle de Yekhav-Mélek, aussi roi de Guebal, mais à une époque bien plus récente. Sur celle-ci on voit un roi debout offrant une libation à une déesse « qui a le costume, la pose et les attributs d'une Isis-Hathor »<sup>1</sup>, et qui, dans l'inscription gravée au dessous est appelée *Bahalath-Guebal*, la Dame de Guebal.

### I

Déjà Renan avait supposé que le temple de cette déesse devait se trouver sur la plus haute des deux collines qui entourent Byblos, celle du sud<sup>2</sup>. Et c'est là en effet que M. Montet, professeur à l'Université de Strasbourg, a découvert récemment, d'abord les restes de deux temples, l'un égyptien, le plus ancien, l'autre syrien, puis quelques sarcophages, dont l'un porte une építaphe, bien plus ancienne que les célèbres építaphes d'Eshmoun-azar roi de Sidon et de son père Tibnath.

« Le défunt est représenté, en pied, sur le couvercle du sarcophage, une fleur de lotus [penchée], à la main [gauche]<sup>3</sup>, et, en tête du bas-relief de la face principale, assis sur un trône flanqué de sphinx ailés, une table devant lui couverte d'offrandes, et vers laquelle s'avance une longue théorie de porteurs de provisions et de gens qui saluent. Deux groupes similaires de 4 pleureuses occupent les petits côtés »<sup>4</sup>. Les 2 premières paraissent faire le geste de se déchirer la poitrine, et les 2 autres, de s'arracher les cheveux de douleur, ce qui est assez naturel sur le sarcophage d'un roi, ou du père d'un roi.

<sup>1</sup> De Vogüé, *Stèle de Yekhav-Mélek*, etc., 1875.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Comme le roi Kalamou. « La fleur de lotus penchée signifie vraisemblablement qu'il rend hommage aux divinités qui sont devant lui ». *Revue de théol.*, 1912, p. 295.

<sup>4</sup> *Revue biblique*, 1925, p. 182 et la planche VI.

II

L'építaphe se compose de 2 lignes, la 1<sup>re</sup> « à la tête du sarcophage, la 2<sup>e</sup> beaucoup plus longue, sur la tranche latérale du couvercle, face à l'entrée »<sup>1</sup>. Elles offrent, surtout la 2<sup>e</sup>, de grandes obscurités de détail. Mais le sens général n'est pas douteux.

1. Voici la transcription de la 1<sup>re</sup> ligne, d'après la photographie :<sup>2</sup>)

ארן ופעל אתבעל כןאחרם מלךגבל לאחרם אבה כשתה בעלם

« Ce sarcophage a fait Ethbahal fils d'Akhiram, roi de Guebal, pour Akhiram, son père ».

Le P. Vincent a bien vu que le nom du fils devait être Ethbahal, comme celui du roi de Sidon, père de Jézabel. Il reste encore le trait vertical et la corne inférieure de l'*aleph*.

Ethbahal, fils d'Akhiram, était sans doute roi de Byblos, comme son homonyme fut roi de Sidon. Mais rien ne prouve que son père l'eût été aussi avant lui. Non seulement son fils ne le dit pas, mais il est invraisemblable, s'il l'avait été, que son építaphe n'y fit pas la moindre allusion. Qu'un roi honore son père et grave sur son sarcophage une építaphe assez longue, c'est bien naturel; mais qu'il ne dise absolument rien de ce qu'il a été ou fait, s'il a été roi comme lui, ce n'est pas croyable. Au reste, מלך ne peut pas signifier à la fois *rex* et *regis*, se rapporter en même temps à Ethbahal et à son père. Ethbahal, qui exprime deux fois l'idée qu'Akhiram était son père, n'aurait sans doute pas négligé de dire qu'il avait été roi, s'il l'avait été.

2. Les 2 derniers mots de la ligne sont assez obscurs. On les a considérés comme la fin de la première phrase, en supposant que le pronom se rapportait à Akhiram et qu'ils signifiaient: comme *sa demeure* pendant l'éternité. Mais שר ne désigne nulle part une demeure et le *vav* (et) qui suit, au début de la 2<sup>e</sup> ligne, est inexplicable avec une telle supposition. Il devait être précédé d'une phrase dont il indiquait la *continuation*. Quant au pronom suffixe, il peut, bien plus naturellement, se rapporter à Ethbahal, et, comme le précédent, être le sujet du verbe שית bien connu, qui signifie *placer, poser*. La phrase me paraît donc signifier: « Comme il a placé, (que ce soit) pendant l'éternité! — Inutile de faire observer que le verbe est à l'infinitif construit et qu'une telle façon d'exprimer l'optatif est fréquente en hébreu. Cf. Ps. 3, 9: La bénédiction (soit) sur ton peuple!

3. La seconde ligne présente des difficultés plus nombreuses et plus graves. Voici la première phrase:

(sic)

ואל מלך במלכם וסכן כסנם וחמא מחנת עלי גבל

« Et que ni roi parmi les rois ni ministre parmi les ministres ni maître (?) de camps ne soit contre Guebal. »

אל ne peut guère être ici que la négation (*al*), exprimant une défense, avec

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>2</sup> V. *Syria*, 1924, pl. XXXIX, XL et XLI. *Revue biblique* 1925. pl. VIII.

Ce texte a été étudié par MM. R. Dussaud, Giron, Lidzbarski, Della-Vida, H. Bauer (*Syria*, 1924, p. 386) et le R. P. Vincent (*Revue biblique*, 1925), qui ont tous réussi plus ou moins à l'élucider. Mais il y reste encore bien des obscurités. Presque tous les mots sont séparés du suivant par un trait vertical.

le verbe *être* sous-entendu, comme dans la complainte de David sur la mort de Saül et de Jonathan :

Monts de Guilboah,

Que ni rosée ni pluie ne soit sur vous !

(2 Sam. 1, 21) et ailleurs : Gen. 19, 18; Ruth 1, 13, etc.

תמא, qui ne se retrouve pas dans les autres dialectes sémitiques, avait peut-être un sens analogue à celui de תמך, tenir. C'est sans doute ici un participe (un teneur de camps), comme le mot précédent.

על signifie ici *contre*. Un peu plus loin על signifie *sur*.

4. Voici la suite :

ויגל ארן זן תחתם חמר משפטם תחתם כסא מלכה

« Et s'il fait rouler ce sarcophage, que soit enlevé son sceptre de jugement et que soit renversé son trône royal ».

Le verbe יגל est ici hypothétique; et, comme il s'agit d'un objet en pierre et très lourd, je pense qu'il dérive de גלל plutôt que de גלה. Cf. Gen. 29, 3. 8. 10, etc.

Il y a ici 2 exemples d'une forme verbale déjà constatée en moabite, le *hiphtaël* (au lieu du *hitpaël*). Dans la première, le sens *être enlevé* convient mieux qu'*être brisé* à l'emploi habituel de la racine (תסף ou תסף). Cf. Is. 30, 14. Hag. 2, 16, etc. <sup>1</sup>

5. Les 4 mots suivants : ונחת תכרה על גבל signifient sans doute : « et la paix planera (?) sur Guebal ». תכרה est vraisemblablement identique à l'hébreu ou à l'araméen תפרה, comme dans l'inscription de Kalamou נכש = נפש âme <sup>2</sup>. Seulement cette racine me paraît devoir être expliquée par l'hébreu plutôt que par l'araméen, où elle a le sens de *voler*, tandis qu'en hébreu elle signifie généralement *fleurir*. Je traduirais donc plutôt : « et la paix fleurira sur Guebal », c'est-à-dire deviendra de plus en plus complète et brillante.

Cf. Le désert fleurira comme le lis (Is. 35, 1).

Le juste fleurira,

Et il y aura abondance de paix (Ps. 72, 7), etc., etc.

6. Les 3 mots qui suivent ont été lus d'abord : . . . והא ימה ספר. Mais le texte porte en réalité ספרה, comme l'a reconnu récemment M. Giron <sup>3</sup>. Il faut donc traduire :

« Et celui qui effacerait son écriture . . . » (celle du sarcophage).

Le pronom relatif est sous-entendu, ici comme ailleurs.

7. Le reste de la phrase devait exprimer quelque menace dans le genre de la précédente. Mais les six lettres qui suivent : לפף שרל et qui sont fort obscures, ne peuvent, à elles seules, rien dire de pareil. Le verbe לפף, qui ne se rencontre pas en hébreu, signifie en araméen *joindre, envelopper*. C'est sans doute

<sup>1</sup> La 2<sup>e</sup> ligne a été transcrite en 2 dans la *Revue biblique* (pl. VIII). On ne pouvait faire autrement; mais il eût été utile de faire observer que les 2 dernières lettres de la 1<sup>re</sup> et les 2 premières de la suivante sont identiques (2 et non pas 4), comme le montre la photographie (pl. VII).

<sup>2</sup> Dans une des inscriptions du Sinaï on trouve aussi כמש = h. פמש. Cf. encore *barzel* et *parzel* (fcr), etc.

<sup>3</sup> V. *Syria*, 1925, p. 106.



ici un participe. — שר pourrait être un *mur* (shour) ou un *taureau* (shôr) ou un *cantique* (shir) ou un *prince* (sar). Mais tout cela ne fournit aucun sens vraisemblable. שר pourrait être aussi le participe du verbe שור qui signifie *regarder*, *épier*. Enfin le ל signifie *à* ou *pour* <sup>1</sup>.

Le sens de ces mots ne pourrait être déterminé que par la fin de la phrase, qui manque.

8. Mais manque-t-elle réellement? La paroi du puits qui mène au caveau où était le sarcophage, porte aussi une courte inscription de 3 lignes en assez mauvais état. « Cette épigraphe, dit le P. Vincent, visait probablement à prévenir toute réouverture de l'hypogée ». Elle avait donc le même but que l'épitaque. Elle commence par לדעת pour savoir. Or, entre regardant pour... et pour savoir, il y a un rapport assez évident. Les 2 autres lignes :

הן יכרלה . . .  
תחת זן

peuvent signifier : — *qu'il te sépare* — *en échange de cela*. Elles expriment donc une menace pareille à ce qu'on devait attendre. Ne serait-ce pas là la fin de l'épitaque, qui n'avait pu trouver place sur le couvercle?

A la suite de *pour savoir* on voit les traces de plusieurs lettres qui devaient indiquer ce qu'on voulait savoir. On a supposé זן cela. Mais à quoi ce pronom démonstratif pourrait-il se rapporter? Du reste, je ne vois rien sur la photographie <sup>2</sup> qui ressemble à un *zain* ni à un *noun*. Après une lettre peu distincte, mais qui paraît être un נ, on peut en discerner une qui ne ressemble à aucune autre de celles de l'épitaque. C'est donc un *qoph* ou un *tsadé*, car les 20 autres s'y trouvent. Ce n'est certainement pas un *qoph*, tandis qu'elle ressemble beaucoup au *tsadé* de l'inscription de Siloé. Elle est suivie du haut d'un *lamed* puis du haut et du bas d'un *yod*, après quoi on voit un second *tsadé* et un *peh* assez facile à reconnaître. Cette 1<sup>re</sup> ligne paraît donc pouvoir être lue :

לדעת אצל יצה

Ce qui, avec le mot suivant, prononcé הן (= l'hébreu הון), peut signifier : *pour connaître un côté qui abonde en richesse*.

יצה est le futur du verbe צוה *abonder*. Les deux substantifs sont bien connus. Et l'absence du pronom relatif n'a rien ici non plus de surprenant.

De même, après *qu'il te sépare*, on voit assez clairement les restes de 3 lettres, dont la 1<sup>re</sup> et la 3<sup>e</sup> sont des ל, et la 2<sup>e</sup> ne peut guère être qu'un ת; il n'en reste qu'une barre oblique. Avec le mot précédent et les deux suivants, לתל signifie : *qu'il te sépare* (ou *te relègue*) *à un tell* (ou *un tas de décombres*) *en échange de cela*, c'est-à-dire *en compensation* ou *punition* (cf. 1 Sam. 25, 21; Jér. 5, 19, etc.) de ce méfait.

Le passage de la 3<sup>e</sup> à la 2<sup>e</sup> personne se trouve aussi ailleurs et n'a rien d'insolite.

9. Nous pouvons maintenant essayer de comprendre le sens des 2 premiers mots de ce membre de phrase.

<sup>1</sup> Supposant, à tort, que ces mots se rapportaient à *celui qui effacera*, j'ai essayé d'abord de les expliquer en lisant שפה au lieu de לפה : celui qui frappe (ou frappant) au mur pour... — Mais comment en frappant au mur pourrait-on effacer l'écriture d'un sarcophage? etc.

<sup>2</sup> Dans la *Revue biblique*.

Pour savoir exige, dans ce qui précède immédiatement, la mention d'un être *intelligent*. Or, שר peut en effet signifier *regardant, épiant*, comme nous l'avons déjà dit. Et *qu'il te sépare* a besoin d'un sujet, qui ne peut être que אפף, qui signifie: *celui qui enveloppe*. En parlant d'un enfant, ce verbe est employé pour dire envelopper (de langes), emmailloter. En parlant d'un homme fait, d'un espion, il signifiera sans doute *lier ou ligoter*. Nous obtenons donc:

« *Que celui qui lie celui qui épie pour savoir le côté (de la ville) qui abonde en richesse te relègue à un tell à cause de cela* », c.-à-d. parce que tu auras effacé l'inscription.

Ce qui paraît indiquer que la nécropole royale était pleine de richesses et qu'elle était gardée, surtout contre les chercheurs de trésors.

10. Ce texte me paraît, d'après tout cela, exprimer deux souhaits: *que le sarcophage demeure éternellement en place et qu'aucun ennemi n'attaque Guebal*, et deux défenses: la 1<sup>re</sup>, que roi ou ministre ou maître de camps qui pourrait un jour attaquer Byblos *ne déplace le sarcophage*; et la 2<sup>e</sup>, *que nul n'efface l'épithaphe*.

Sinon, que le ministre ou le maître de camps y perde son bâton de jugement, et le roi son trône. Et que celui qui aurait effacé l'inscription soit relégué sur quelque tas de ruines par le gardien de la nécropole.

On sait que des défenses et des menaces du même genre se retrouvent dans un grand nombre d'épithaphes antiques.

### III

La *forme des lettres* de ce document ne diffère pas beaucoup de celle des plus anciens documents phéniciens, moabite, hébreux et araméens connus précédemment.

Mais elle diffère considérablement de celle des inscriptions cananéennes découvertes récemment dans la région du Sinaï, qui ont conservé, pour la plupart des lettres, la forme de l'objet dont elles portent le nom<sup>1</sup>.

Il faut observer aussi que deux autres inscriptions de Byblos, l'une du temps du pharaon Sheshonq (Sisak), l'autre du temps d'Osorkon, sont écrites de la même manière que l'épithaphe d'Akhiram<sup>2</sup>.

### IV

Ce document est donc *très ancien*. « La découverte, dans le remblai du puits et sous les éboulis du plafond, de 2 vases d'albâtre au nom de Ramsès II »<sup>3</sup> ne prouve cependant pas qu'il date du règne de ce grand conquérant. Le contenu de l'épithaphe et la forme des lettres indiquent, semble-t-il, plutôt une époque un peu postérieure, où Byblos était redevenue indépendante, puisqu'elle avait un roi, mais où le souvenir d'attaques plus ou moins récentes était encore vivant.

Cela expliquerait peut-être que le père d'Ethbahal n'ait pas régné. On peut supposer que sous la domination égyptienne antérieure il n'y avait pas eu de roi à Byblos.

<sup>1</sup> On peut en voir un *fac-similé* dans *Les plus vieilles inscriptions cananéennes*, par Ch. Bruston, 1921.

<sup>2</sup> V. *Syria*, 1924, pl. XLII et 1925, pl. XXV, art. de M. R. Dussaud.

<sup>3</sup> *Revue biblique*, p. 181.



Mais si la forme des lettres de l'építaphe est pareille à celle des documents du temps de Sheshonq et d'Osorkon, ce texte a, d'autre part, conservé le ך suffixe de la 3<sup>e</sup> personne masc. sing., qui, à l'époque d'Osorkon, fut déjà remplacé par le ך. Elle est donc, en tout cas, antérieure, et sans doute passablement, à cette époque.<sup>1</sup>

On peut alléguer aussi que le nom *Akhiram* ayant été abrégé plus tard en *Hiram* (Khiram), usité du temps de David et de Salomon, il en résulte que l'építaphe est sans doute aussi assez antérieure à l'époque de David.

## V

Mais si déjà à cette époque *l'alphabet* de 22 lettres avait pris en Phénicie (et en Syrie) une forme telle qu'il est impossible d'y reconnaître les objets dont les lettres portent le nom (un bœuf, une maison, etc.), à quelle période de l'histoire ancienne faudra-t-il donc faire remonter les inscriptions du Sinaï! Et à quelle période antérieure encore devra-t-on placer l'origine première de cette importante et merveilleuse invention?

Quant à la région où elle fut effectuée, tout porte à penser qu'elle se trouvait dans le voisinage de l'Égypte, comme la presqu'île du Sinaï.<sup>2</sup> Et que Moïse ait pu en avoir connaissance, cela n'est plus douteux, depuis la découverte de ces vieux documents.

## VI

La langue parlée à Byblos à cette époque antique ressemble bien plus à l'hébreu et au sinaïtique qu'au phénicien. Sauf חמא et לפה inconnus à l'hébreu biblique et כרה = פרה, tout le reste s'explique aisément par l'hébreu. On y remarque seulement deux formes du *hiphtaël*, comme en moabite.

A en juger d'après les deux courtes inscriptions de l'époque de Sheshonq et d'Osorkon, ni la langue ni l'écriture n'avaient guère changé, du règne d'Ethbahal à celui de ses successeurs, ni même bien plus tard, du temps du roi Yekhav-Mélek.<sup>3</sup> Ces trois textes non plus n'ont rien de phénicien. Seulement, dans le second, le pronom suffixe de la 3<sup>e</sup> personne du singulier est déjà devenu ך au lieu de ך, comme en hébreu généralement. Dans le dernier, le signe du régime direct est חא, comme en hébreu, et non חא, comme en phénicien.

On comprend alors aisément pourquoi, vers l'an 800, on employait ailleurs, au nord de la Palestine, un curieux mélange d'araméen et d'hébreu. L'inscription du roi de Hamath Zakir (ou Zakar), contemporain de Ben-Hadad, fils de Hazaël, de Damas, « est en araméen (il est vrai), mais on y remarque plusieurs futurs avec *vav* conversif, pour exprimer le parfait, ce qui est particulier à l'hébreu et au moabite. »<sup>4</sup> Et, d'une manière générale, les dernières lignes de cette remarquable inscription ressemblent aussi beaucoup plus à l'hébreu qu'à l'araméen.<sup>5</sup> Le nom même du roi Hazaël, de Damas (Dieu a vu), n'a rien d'araméen; et ce

<sup>1</sup> Le *vav* suffixe se trouve cependant déjà dans les inscriptions du Sinaï. V. celle du Sphinx.

<sup>2</sup> V. *Les plus vieilles inscriptions cananéennes*, par Ch. Bruston. V. aussi dans la *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 1923.

<sup>3</sup> V. De Vogüé, *Stèle de Yekhav-Mélek*, etc.

<sup>4</sup> *Revue de théol.* 1908, p. 373.

<sup>5</sup> V. *ibidem*, p. 366.

document nous a appris que le nom propre Hadrak, roi de Damas aussi un peu plus tard, se prononçait Hazrak à Hamath.

Il en est à peu près de même de l'inscription de Kalamou, roi de Iâdi, au nord d'Antioche, qui nous reporte encore un peu plus haut vers le nord et vers le passé. J'ai eu tort d'écrire que « la langue de ce document est beaucoup plus près du phénicien que de l'hébreu. »<sup>1</sup> C'est précisément l'inverse. Les ressemblances avec le phénicien sont peu de chose en comparaison de celles avec l'hébreu le plus archaïque.<sup>2</sup>

Mais un peu plus tard, l'inscription de Panammou I et la 1<sup>re</sup> de Bar-Rakkab, ses successeurs, sont en cananéen teinté d'araméen, et la 2<sup>e</sup> de ce dernier roi est en araméen, ce qui n'a rien de surprenant. On sait, en effet, que l'araméen ne tarda guère à se substituer à l'hébreu et à tous les dialectes de l'Asie occidentale. On voit que l'envahissement datait de loin, mais la ruine des royaumes d'Israël, puis de Juda, ne fit naturellement que l'aggraver, de sorte qu'après l'exil la plupart des Juifs oublièrent l'hébreu et ne parlèrent plus guère qu'araméen.

Nous savons d'autre part, par les vieilles inscriptions votives du Sinaï, qu'un dialecte semblable était en usage au sud de la Palestine jusqu'à la mer Rouge.<sup>3</sup> D'après tout cela, l'hébreu sous sa forme la plus antique paraît avoir été parlé depuis le Sinaï au sud jusqu'au nord d'Antioche. C'était donc bien « la langue de Canaan », dont le moabite à l'est et le phénicien (ou plus exactement le *sidonien*) à l'ouest étaient des dialectes, qui en différaient un peu, mais pas beaucoup.

Décembre 1925.

---

<sup>1</sup> *Revue de théol.* 1912, p. 302.

<sup>2</sup> Elles sont bien moins nombreuses que je ne pensais (v. p. 297). Les *yod* dans lesquels je voyais la 3<sup>e</sup> personne du masculin singulier, peuvent être expliqués autrement. Ex. : Depuis *ma* jeunesse et pendant mes jours *il est couvert de lin*.

<sup>3</sup> Ce n'est pas *une* de ces inscriptions qui a été découverte au Sinaï (Glottz *Civilisation égéenne*, p. 423), mais une dizaine au moins.

## CORRECTION

---

Page 4, l. 36, et page 5, l. 8. Au lieu de : (Que celui qui lie, etc.) *te relègue à un tell*, etc., lisez : *te séquestre pour suspendre* (c'est-à-dire pour être pendu) à cause de cela.

L. 19. Au lieu de : *relégué sur quelque tas de ruines*, lisez : *séquestré* par le gardien de la nécropole, *pour être livré au supplice*.

Le mot תל n'est pas seulement un substantif désignant un *tell*, une colline; c'est aussi l'infinitif construit du verbe תלל *erexit*, et en hébreu et araméen la racine voisine תלה ou תלא signifie souvent *suspendit* (*in patibulo*). Cette idée est bien plus claire et bien mieux adaptée au contexte.

Cette interprétation m'a été suggérée par l'inscription agricole de Guézer, où l'on peut lire, à la ligne 5, d'après la photographie du *Palestine Exploration Fund*, 1909 :

ירח נצר ותל עב  
□

Ce qui signifie, je pense :

Mois de mettre en réserve et d'*ériger* (ou d'*entasser*) des bois taillis. Cf. Jér. iv, 29.

A la suite de *teiller le lin* et *couper les orges* (l. 3 et 4), j'aime à espérer que personne ne trouvera « extraordinairement invraisemblable » la mention de provisions de bois de chauffage. C. B.

Juillet 1926.

---

IMPRIMERIE ALSACIENNE, STRASBOURG

---